

10 > 27 MARS 2022

À FILMS OUVERTS

POUR L'INTERCULTURALITÉ, CONTRE LE RACISME

Journal du festival



Racisme et cinéma : comment élargir le cadre ?

3

Cécile Djunga : l'humour comme remède, l'engagement dans le sang

6

Avec Rosine Mbakam, le cinéma pour réparer le regard

15

AFILMSOUVERTS.BE

SOMMAIRE

- 3 Racisme et cinéma : comment élargir le cadre ?
- 6 Cécile Djunga : l'humour comme remède, l'engagement dans le sang
- 8 Les partenaires du festival : trait d'union entre les films et les publics
- 10 Le programme 2022
- 12 Les films à l'affiche 2022
- 15 Avec Rosine Mbakam, le cinéma pour réparer le regard
- 17 Votre court métrage, avec ou sans masque ?
- 19 Les partenaires du festival

Carte de visite

Ce JOURNAL DU FESTIVAL est édité et mis en page par Média Animation asbl.

Il a été réalisé par Daniel Bonvoisin, Inès de Sousa, Cécile Goffard, Brieuc Guffens et Marion Surquin.

Média Animation asbl est une association d'éducation permanente reconnue par la Communauté française Wallonie-Bruxelles.

Elle a pour but le développement d'une citoyenneté responsable face à une société de la communication médiatisée.

62, Rue de la Fusée – 1130 Bruxelles
Tél : 02 256 72 33 – Fax : 02 245 82 80
www.media-animation.be

méd:a
ANIMATION

Avec le soutien du Ministère fédéral de l'Intégration sociale | du Ministère fédéral de l'Égalité des chances | de la Présidence de la Région wallonne | du Ministère wallon de l'Action sociale et de l'Égalité des chances | du Ministère de la Communauté française — Égalité des chances | du Ministère de la Communauté française — Service Éducation permanente du Secrétariat d'État à l'Égalité des Chances de Bruxelles-Capitale.



À FILMS OUVERTS

Pour l'interculturalité, contre le racisme



Comme l'ensemble du pays, le festival connaissait en mars 2020 le coup d'arrêt brutal du confinement, alors qu'il inaugurait sa quinzième édition. Après une version en ligne organisée en 2021, nous sommes ravis de retrouver nos partenaires. Grâce à eux, ce sont près de 60 activités qui sont au programme, autour de la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale du 21 mars.

Les mesures sanitaires ont plongé les acteurs culturels dans une paralysie inédite. À l'inverse, elles ont exacerbé les tensions sociales. La pandémie a révélé en quoi le racisme est un problème niché au cœur de notre système, plus qu'un défaut de tolérance individuel. Elle a envoyé en première

ligne les populations pour lesquelles le télétravail n'était pas une option : ces métiers les plus durs, qui concernent les personnes les plus fragiles, et notamment racisées¹.

Cette réalité ne fait pas la une des médias d'information. D'autres événements révélateurs se sont pourtant imposés dans les débats, comme la mise à mort publique de George Floyd, le décès de 27 migrant-es dans la Manche² ou le défaut de diagnostic médical subi par l'enfant de personnes sans-papiers³, sans que ces événements ne provoquent de remise en question profonde de certains systèmes discriminants. Parallèlement, les francophones de Belgique sont confronté-es à une banalisation des propos d'extrême droite dans les médias (en provenance de France particulièrement). Cette ambiance détestable est à dénoncer avec force. Mais ne perdons pas de vue que les routines de fonctionnement des États et de la société produisent des discriminations profondes et causent du tort et des drames humains.

Le cinéma a le pouvoir de susciter de l'empathie pour les oublié-es de l'actualité médiatique quotidienne. Mais il célèbre surtout des destins individuels. Comment peut-il dénoncer un système plutôt qu'un ennemi ? Cette édition d'À FILMS OUVERTS invite à questionner chaque film sous cet angle : en « zoomant » sur l'individu, le cinéma ne place-t-il pas le système hors du cadre ?

Voir des films pour explorer la diversité et ses enjeux

À FILMS OUVERTS vous invite à découvrir une vingtaine de longs métrages. Pour les identifier, le festival est accompagné par un groupe de volontaires qui participent à une veille sur les sorties cinématographiques. Ils et elles identifient comment exploiter chaque film pour mettre la société en question.

Filmer pour s'exprimer

Depuis 2006, le Concours de courts métrages donne une large place à l'expression citoyenne. Les créations présélectionnées seront projetées lors des séances « COURTS MÉTRAGES ». La dernière séance et la remise des prix se tiendront le **dimanche 27 mars 2022** au Centre Culturel Jacques Franck (Saint-Gilles) en présence d'un jury de professionnelles de différents horizons, présidé par la comédienne Cécile Djunga.

Vous êtes intéressé-es par les questions qui animent le festival ? À FILMS OUVERTS vous invite à faire le plein d'idées et de rencontres !

Daniel Bonvoisin & Cécile Goffard

1. *Les inégalités tuent*, rapport, Oxfam, 17 janvier 2022.

2. *Mort de 27 migrants dans la Manche en novembre : les secours français avaient été alertés*, Ouest-France, 16 février 2022.

3. Sylvain Anciaux, *Deux hôpitaux bruxellois négligent la bronchiolite d'Heithor, neuf mois, sans-papier : « un miracle qu'il ait survécu »*, La Dernière Heure, 7 février 2022.

Racisme et cinéma : comment élargir le cadre ?

Le cinéma est souvent affaire de destin. Héros et héroïne affrontent l'adversité, tentent d'accomplir leur objectif et souffrent pour y arriver. Sous le vent contraire des péripéties, les personnages conquièrent l'empathie du public. Le cinéma est-il alors l'antidote rêvé pour combattre les préjugés à l'égard des Autres ? Si le racisme n'était qu'un défaut d'amour du prochain, oui, sans doute. Mais il constitue avant tout un système. Il réside dans les routines culturelles, sociales ou administratives qui régissent notre société et ses institutions. Le cinéma est-il une arme efficace pour le vaincre ou contribue-t-il à masquer les discriminations ordinaires ?

Dans l'information quotidienne, les personnes racisées apparaissent comme les protagonistes des problèmes ou des drames qui les concerneraient. Parle-t-on des réfugié·es en dehors de la « crise » migratoire ? Des roms ailleurs que dans les faits divers ? Des victimes de racisme autrement qu'en relatant ou condamnant les actes qu'elles subissent ? Pendant les campagnes électorales, les médias n'offrent-ils pas plus d'espace aux discours xénophobes qu'à la lutte contre les discriminations ? Au fond, s'il fallait être pragmatique, certaines catégories de

population pourraient préférer qu'on ne parle pas d'elles plutôt qu'être réduites à des sujets de discussions auxquelles elles sont rarement conviées.

Problématiques ou invisibles. C'est face à ce double statut médiatique des minorités que réside la force du cinéma et des arts dramatiques en général. Ceux-ci réussissent où l'actualité échoue : ils ont le pouvoir de s'emparer de personnages ordinaires, voire marginaux, et de les mettre aux premières loges d'un récit qui

les héroïse. De silhouettes passives, de témoins fugaces, de victimes silencieuses, ils et elles accèdent au premier plan. Comme un vêtement qu'on retourne, la perspective habituelle des médias se renverse et invite à plonger dans le drame du point de vue de celui ou celle qui le subit. Le sortilège cinématographique peut réussir à unir personnage et spectateur·trice dans l'épreuve, pour montrer ce qu'il y a de soi dans l'autre et souligner l'universalité de la condition humaine¹.

L'histoire du cinéma est jalonnée d'œuvres réputées pour avoir mis en lumière une souffrance jusqu'alors dissimulée dans le train-train médiatique. Ce sera l'homosexualité confrontée au SIDA dans *Philadelphia* (Jonathan Demme, 1993), la jeunesse précarisée dans *Rosetta* (Luc et Jean-Pierre Dardenne, 1999), la souffrance du soldat dans *Platoon* (Oliver Stone, 1987), ou tout récemment celle de l'enfant harcelé dans *Un Monde* de Laura Wandel (2021). Au rythme de ces films, la société se découvre des empathies à l'égard des situations face auxquelles elle semblait alors indifférente. Ces œuvres ont-elles eu un impact sur les causes qu'elles recouvrent ? Il est difficile de l'établir, mais elles auront au moins démontré que le



200 mètres, Ameen Nayfeh (2020)

public était disposé à s'en émouvoir et c'est sûrement déjà beaucoup.

Dans le domaine du racisme, les œuvres cinématographiques abondent. À ceux ou celles qui n'ont jamais les honneurs du micro des journalistes, le septième art propose ses caméras. Le sans-papier *Samba* (Éric Toledano et Olivier Nakache, 2014), la femme de ménage voilée *Fatima* (Philippe Faucon, 2015), les familles des migrant-es restées au Sénégal d'*Atlantique* (Mati Diop, 2019), etc. Aux côtés des grands titres de la fiction, le genre documentaire n'est pas en reste. On doit à *Nuit et Brouillard* (Alain Resnais, 1956) et surtout à *Shoah* (Claude Lanzmann, 1985) d'avoir mis des images et exhumé des témoignages sur l'indicible atrocité de l'extermination des Juifs. En contribuant à sortir ces crimes des abstractions chiffrées, ces films ont ouvert la voie aux fictions comme *La liste de Schindler* (Steven Spielberg, 1994) ou *Jojo Rabbit* (Taika Waititi, 2020), qui mobilisent l'émotion pour combattre l'oubli ou la banalisation de ce génocide.

Les souffrances individuelles sont produites par un système

Ces œuvres contribuent-elles à réduire le racisme ? Sans doute sont-elles des instruments

Pour lutter contre le racisme structurel, la coalition NAPAR qui regroupe une soixantaine d'associations belges a abouti en 2021 à un plan d'actions concrètes qui recouvrent tous les domaines de la vie sociale belge : Découvrez leur Memorandum sur naparbelgium.org/fr/memorandum

qui permettent d'élargir les vues et de mobiliser l'empathie pour combattre la xénophobie. Peut-être même que si le racisme n'était qu'affaire de tolérance envers l'altérité, il trouverait là un antidote efficace. Cependant, le problème est plus vaste. Car le racisme est avant tout l'effet d'un système social, politique, culturel et économique qui ne place pas tous les membres d'une société sur un pied d'égalité². Au même titre qu'il ne suffit pas de proclamer l'égalité des hommes et des femmes dans la loi pour lutter contre le sexisme, les discriminations à caractère racial se déclinent dans une multitude de domaines sans qu'il apparaisse évident qu'elles relèvent du racisme pourtant unanimement décrié.

Les discriminations diverses à l'emploi ou au logement, les déterminismes scolaires, l'invisibilisation dans l'espace médiatique en dehors de quelques vedettes du monde sportif ou culturel pèsent quotidiennement sur les Belges racisé-es.

Au niveau international, le pays d'origine, la couleur de peau ou la religion ouvrent ou ferment les frontières, offrent ou limitent les opportunités d'existence. Ces logiques sont racistes car elles tracent des frontières intangibles entre les humains qui s'expriment notamment par le degré de violence qu'il est tolérable de faire subir. Le naufrage de réfugié-es noir-es ou la mort d'un jeune maghrébin lors d'un contrôle policier suscitent de faibles émotions dans les espaces publics et médiatiques, et ne prémunissent pas de discours ouvertement xénophobes. En somme, les vies ne se valent pas, les droits ne sont pas les mêmes pour tous et toutes.

À sa manière, le cinéma traduit cette indifférence en cherchant toujours à souligner ce que ses héros et héroïnes ont d'extraordinaire. C'est le propre de l'écriture cinématographique : *a fortiori*, pour mériter les honneurs du drame, un-e protagoniste principal-e doit susciter



White Riot, Ed Gibbs, Rubika Shah (2020)



Tout simplement noir, Kamel Guemra, Jean-Pascal Zadi (2020)



La vie d'une petite culotte, Stéphanne Prijot (2018)

la sympathie. Il ou elle doit être méritant-e, ne fût-ce que par la volonté exprimée de réaliser la quête en dépit des obstacles que le scénario lui oppose. Jeter l'anneau dans le volcan, survivre au naufrage du Titanic ou conquérir l'être aimé n'est pas envisageable sans les doutes, les douleurs ou les larmes. Ainsi, les discriminations racistes ne suffisent pas à convertir le personnage en héros ou héroïne. Il lui faudra des sentiments forts, une souffrance méritoire, la disposition au sacrifice pour autrui, des mérites éclatants pour être ceint-e des lauriers du grand écran.

L'héroïne d'*Illégal* (Olivier Masset-Depasse, 2010) est admirable par l'amour qu'elle porte à son fils : c'est pour lui qu'elle résiste jusqu'au sang à l'expulsion du territoire belge. Face à elle, les discriminations s'incarnent dans divers adversaires : les policiers qui l'arrêtent et qui l'expulsent, les juges qui statuent sur son sort. La tension se renforce lorsque l'adversité s'incarne elle aussi dans un personnage qui devient l'instrument de l'injustice et concentre l'hostilité du public. Finalement, n'est-ce pas la grande caractéristique de la dramaturgie de notre culture ? Transformer une problématique sociale en une affaire d'individus ? En affrontement des volontés ? Le triomphe du mérite ? Autrement dit, ne sommes-nous pas habitués à saluer de notre sympathie non pas les victimes des injustices mais ceux et celles qui s'en extirpent dans la douleur ?

Comment voir la forêt derrière l'arbre ?

La tradition du cinéma social ambitionne de contribuer à une appropriation populaire des enjeux sociaux. Les destins individuels seraient représentatifs des difficultés collectives. Pourtant, et c'est bien là le paradoxe, ces mécanismes narratifs survalorisent la singularité des personnages plutôt que leur banalité. De nombreuses œuvres explorent précisément des personnages « banals ». Mais l'ambition de documenter la vie sociale, revendiquée par le cinéma d'auteur, nécessite des écarts avec les routines narratives de l'industrie cinématographique occidentale. Comment un film peut-il mettre en lumière les discriminations nichées dans la vie ordinaire ? Comment ne pas réduire le collectif à la destinée d'un seul « super-héros » ?

Cette question n'est pas neuve. Pour les besoins de la propagande, les cinéastes soviétiques devaient célébrer l'histoire populaire plutôt que la destinée individuelle bourgeoise. Eisenstein optait alors pour des plans larges sur les foules révolutionnaires ou les armées. En 1963, Mikhaïl Kalatozov réalisait *Soy Cuba* pour célébrer la révolution cubaine en découpant son récit en quatre histoires représentatives de la société révoltée. Mais il s'agit là de visions romanesques de grands moments collectifs. Les discriminations et les dominations discrètes mais tenaces

du quotidien se prêtent, elles, plus difficilement au spectacle sur écran large.

Chacun à sa manière, les films de la sélection d'À films ouverts se prêtent à cette question complexe. Comment leur dénonciation du racisme parvient-elle à dépasser l'appel à la vertu et à la tolérance individuelle ? Certains optent pour la dénonciation d'un phénomène collectif en s'intéressant à des destinées multiples : le récit « choral » remplace alors l'épopée d'un protagoniste isolé-e. Certains films se consacrent à l'examen documentaire de souffrances largement ignorées par l'environnement médiatique. D'autres oscillent entre documentaire à charge et comédie décalée pour confronter la violence raciste d'un contrôle policier. Chaque film offre des prises pour soutenir la dénonciation du système plutôt que des attitudes. Mais n'est-ce pas alors aux publics d'exercer une vigilance critique pour apprécier les efforts de la mise en scène ? Les films peuvent nous aider à engranger l'indignation nécessaire pour lutter contre les travers profonds de la société, à la condition peut-être de ne pas nous satisfaire des seuls charmes d'une belle histoire.

1. Gaëlle Lombard, *Imaginer l'autre*, *Entrelacs*, 8 | 2011, journals.openedition.org/entrelacs/233

2. *Racisme, médias et société*, Média Animation, janvier 2021, media-animation.be/RACISME-MEDIAS-ET-SOCIETE.html

Cécile Djunga : l'humour comme remède, l'engagement dans le sang

Animatrice, comédienne et humoriste, Cécile Djunga est aussi une artiste engagée contre les discriminations raciales et la xénophobie. Elle défend une représentation plus juste de la diversité dans les médias, notamment à la télévision.

En accord avec cet engagement, elle sera la présidente du jury 2022 du concours de courts métrages contre le racisme.

Son parcours et ses expériences témoignent des épreuves auxquelles sont confrontées les personnes racisées lorsqu'elles se frottent aux industries médiatiques, et de la nécessité de lutter contre les discriminations.

Cécile Djunga est aujourd'hui connue en tant qu'animatrice à la télévision (récemment dans l'émission *C'est Toujours Pas Sorcier* sur France TV) ou humoriste (elle présentera son nouveau spectacle sur scène en mai 2022). Son parcours, elle le rêvait pourtant rythmé par les rôles au cinéma et au théâtre. Confrontée à un racisme qui ne dit pas son nom, ce sont les chemins de traverse qu'elle a dû emprunter, pour prendre la parole et vivre sa passion.

Trop noire ? Ou pas assez ?

Pendant sa formation théâtrale, Cécile Djunga avait l'opportunité d'incarner des personnages divers, confrontés à des parcours qui le sont

tout autant. La couleur de sa peau ne semblait pas jouer un rôle dans leur attribution. Dans le milieu professionnel, les choses ont changé. « *Je voulais faire du théâtre classique, jouer de grands rôles tragiques. En cherchant du travail, on m'a fait comprendre que je n'avais pas le profil d'une jeune première et que je ne pourrais jouer que des femmes de ménages, des prostituées ou des sans-abri. C'est vraiment le cinéma qui m'a confrontée au racisme.* » Rapidement, lors des castings, Cécile constate ne correspondre à aucun profil recherché par les producteurs. « *J'étais trop africaine, trop noire pour jouer les rôles lambda, et pas assez pour jouer des rôles de "blédardes", ou en tous cas*

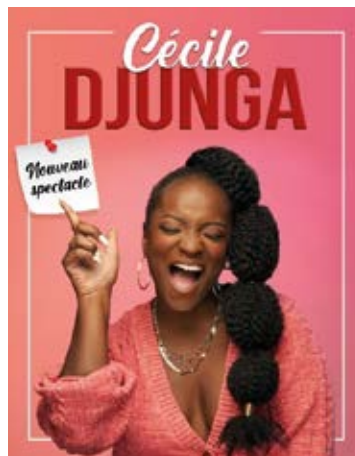
l'idée que se font les réalisateurs de ce genre de personnages. J'étais hyper coincée. Un jour je me suis dit "ok, je vais tenter le tout pour le tout". J'ai été à un casting pieds nus, avec un pagne. J'ai surjoué un accent et ils m'ont dit "ah c'est merveilleux, on vous prend". Ça n'avait ni queue ni tête. »

Son histoire souligne une double problématique à laquelle doivent faire face les comédiens et comédiennes racisés. D'une part, pour les rôles ne précisant pas l'origine ou la couleur de peau du personnage, les personnes blanches sont privilégiées, ce qui enlève des opportunités aux personnes racisées. D'autre part, les rôles envisageables sont uniquement ceux où l'origine du personnage est mise en avant, mais de façon caricaturale et peu approfondie. Pour Cécile Djunga, le problème n'est pas de « *jouer dans un film une femme africaine qui viendrait d'Afrique, qui aurait un parcours migratoire. C'est plutôt de jouer des rôles avec des accents, rentrer dans des clichés qui ne sont pas du tout logiques et sensibles* ».

Face à la multiplication de ce type d'expériences, Cécile Djunga en a eu marre de « *se dévaloriser juste pour travailler* ». C'est par l'humour et le stand-up qu'elle a pu canaliser sa colère. « *J'étais en souffrance avec toutes les discriminations que je me prenais à la figure. L'humour a été un remède et une manière d'exister en tant qu'artiste.* »



Photo : Martin Godefroid



Ne pas faire de vagues, puis prendre la barre

À cette stigmatisation s'ajoute un sentiment d'illégitimité : dans les médias, il y avait en effet peu de figures auxquelles Cécile Djunga pouvait s'identifier : « *c'étaient toujours des miss Belgique blondes qui faisaient de la télé* ». La comédienne parvient pourtant à pousser les portes de la RTBF. Elle anime des émissions, présente la météo, tente de trouver sa place. « *De manière inconsciente, j'avais intériorisé que j'avais déjà de la chance d'être là, qu'il ne fallait pas que je fasse de vagues parce que je n'étais pas vraiment chez moi.* » Petit à petit

Découvrez sur scène le nouveau spectacle de Cécile Djunga. Infos et agenda sur ceciledjunga.com



s'est dessiné le besoin de dénoncer les petites et grandes agressions subies. Et par là d'affirmer sa légitimité d'occuper une place dans l'espace médiatique.

En tant que personnalité publique, Cécile Djunga réalise l'importance de cette représentation auprès du public. « *Au début, j'avais du mal à être une sorte de porte-drapeau. Mais j'ai réalisé le bien que ça faisait aux gens d'être représentés, d'avoir de la diversité à l'écran, de sentir qu'on peut y arriver, qu'il peut y avoir une place pour nous. Qu'on existe, en fait ! Je me suis mise à leur place, quand je n'étais pas encore connue, et j'ai vu à quel point c'était nécessaire. [Maintenant], il y a quelqu'un qui porte leur voix d'une manière positive. Je pense qu'il y a une vraie fierté en fait.* » Cette communauté qui la suit et la nécessité de la représenter sont aujourd'hui les moteurs de son engagement.

Jouer l'atout de la diversité

Petit à petit, grâce à la mobilisation des audiences, les médias tentent timidement d'offrir plus de place à la diversité présente dans nos sociétés. Ce qui constituait un handicap s'est transformé, de manière quelque peu cynique, en « atout ». « *Dans ce système qui parfois manque d'ouverture, je trouve une place parce qu'il se doit d'être de plus en plus ouvert. On arrive dans une ère où, finalement, je coche un peu toutes les cases. Je suis une femme, noire, belge (si je vais en France).* » Pour Cécile Djunga, instaurer des quotas de représentativité dans les médias est nécessaire pour amorcer un changement dans la société. « *Quand j'ai réalisé*

que j'étais une forme de quota, c'était difficile à assumer et à accepter. Mais c'est comme pour tous les changements qu'on opère dans une société. À un moment donné il faut forcer pour que ça devienne naturel. Ces quotas idéalement dans une ou deux générations, on aura plus à s'en soucier. »

Certaines personnes n'ont pas hésité à le lui rappeler, à remettre en cause sa légitimité. « *Au début, on me disait que j'étais à la télé parce que j'étais noire. C'était difficile, je pensais que j'étais juste là pour ça et qu'en fait je n'avais pas de compétences.* » Au fond, encore et toujours, les critiques ne portaient pas sur son travail ou son professionnalisme, mais sur la couleur de sa peau ou la place que sa communauté est censée occuper dans la société.

« *Le nombre de job que je n'ai pas eu parce que j'étais noire, que mes cousines, mes sœurs, ma mère n'ont pas eu parce qu'elles étaient noires quand bien même ça devait être le cas. À un moment donné, je prends la chance, l'opportunité que j'ai. Et après je me défonce pour faire mes preuves.* »

Faire plus, faire mieux, se battre plus encore que les autres pour réaliser ses rêves, ne pas manquer les opportunités : dans une société qui peine à offrir les mêmes chances à tous et toutes, c'est au caractère qu'il s'agit de faire son trou.

Le cinéma, finalement

Dans l'industrie cinématographique, historiquement blanche et masculine, les lignes

commencent aussi à bouger. « *Je pense que le cinéma évolue. Mais on part de si loin que c'était nécessaire que ça évolue ! Mais ce n'est pas forcément moins racialisant.* » Certains films émergent, offrant à des comédiennes noires l'occasion de jouer des personnages moins stéréotypés, ou ancrés dans une autre culture. « *L'Âge d'homme, de Raphael Fejtő, c'est un des premiers films que j'ai découvert où une actrice sénégalaise (Aïssa Maïga) jouait un rôle en dehors de tout stéréotype. C'était un premier rôle, et à aucun moment on explique pourquoi elle est noire. C'est juste une femme, française.* » Malgré des projets empêchés par ce virus dont on ose même plus prononcer le nom, c'est bien vers le cinéma que Cécile Djunga se tourne aujourd'hui. Des rôles en ligne de mire, mais aussi la réalisation d'un documentaire intitulé *Rentre dans ton pays*, qui traitera d'interculturalité et fera la part belle aux artistes africains. L'actualité de la comédienne, c'est aussi la scène avec un nouveau spectacle, et la télévision avec *C'est toujours pas sorcier* (à voir chaque dimanche à 18 h 20 sur France 4).

Retrouvez Cécile Djunga à la séance de clôture du festival À Films Ouverts le dimanche 27 mars 2022 au Centre Culturel Jacques Franck. Après un dernier vote du public en présence d'un jury de professionnelles, elle y dévoilera les résultats du Concours de courts métrages.

Les partenaires du festival : trait d'union entre les films et les publics



Une des spécificités du festival À Films Ouverts est d'être itinérant : une multitude d'associations organisent des projections en leurs murs, hors des lieux traditionnellement dédiés au cinéma. Ce n'est alors plus le public qui va vers le film, mais le film qui va vers lui. Les ASBL Sima et EmpreinteS font partie des acteur-rices qui misent sur ce type d'événement culturel pour favoriser l'inclusion de publics fragilisés. Comment s'y prendre pour rendre le cinéma « tout-terrain » ?

Quel que soit le secteur dans lequel les partenaires d'À Films Ouverts évoluent (cohésion sociale, scolaire, aide à la jeunesse...), la dimension universelle du cinéma peut être exploitée pour soutenir leur objet social spécifique. Pour Laurent Daxhelet, coordinateur des projets culturels à l'ASBL Sima¹, projeter un film « rentre dans [leur] projet global d'éducation permanente. » Pour Sylvie Traisnel, coordinatrice d'EmpreinteS², l'idée est « d'être un maillon entre le cinéma et les publics qui n'ont pas accès au cinéma. » Ces publics sont au cœur de la démarche. Aux animateurs et formatrices d'identifier leurs besoins pour cibler une projection adaptée.

La pédagogie, la rencontre, les émotions

« On travaille principalement avec un public qui est en cours d'alphabétisation et de FLE (Français Langue Étrangère). On a l'habitude, dans le cadre des cours, d'utiliser le film comme outil pédagogique. Cela permet de développer la parole, mais aussi de confronter le public à d'autres personnes qui parlent le français. Parce qu'en général, nos publics suivent les médias de leur propre pays. » Le film, dans le cadre d'un apprentissage linguistique, ouvre une multitude de pistes éducatives : analyse de la bande annonce du film, de l'affiche... Soraya Elbarkani,

coordinatrice pédagogique Alpha et FLE à l'ASBL Sima, complète : « Ce qui est chouette aussi c'est de faire le tour des métiers du cinéma. Et parfois il y a des personnes dans nos publics qui ont fait du cinéma, qui étaient réalisateur-rices ou acteur-rices dans leur pays. » Au-delà d'une simple découverte culturelle ou d'un support de cours, le cinéma sert de trait d'union entre passé et présent, entre un pays d'origine et une culture d'accueil. Pour Soraya, « Il y a aussi toutes les émotions que cela réveille. Certaines histoires vont permettre de s'identifier, de se rappeler certains problèmes qui se sont passés dans leur vie ou dans leur famille. Cela permet de constater que les choses ne sont pas si différentes ici ou ailleurs. Il n'y a pas que des différences. » La mise en débat, avant et après la diffusion du film, revêt une importance toute particulière. Pour Sylvie Traisnel, c'est la rencontre et le dialogue qui priment, mais aussi et surtout le décroisement de l'accès au cinéma. C'est dans cette perspective que le projet Les toiles a vu le jour : « On a commencé notre partenariat avec DoucheFlux³ en septembre pour toucher le public en situation de précarité. Notre pro-



jet c'est d'avoir un cinéma itinérant et mobile. On a du matériel et une équipe de bénévoles qui viennent sur place, qui s'y connaissent en technique. On déploie un écran de trois mètres, le matos son, on occulte les fenêtres. On essaye de recréer l'univers cinéma. » Après une douche, un café à la main, c'est l'intimité de la rencontre avec le film qui est recrée dans les locaux de l'association. « Que ce soit nous ou quelqu'un qui a dormi dans la rue, tout le monde a le droit de voir un film dans de bonnes conditions ».

Le cinéma, en toute flexibilité

Si des aides variées existent pour permettre aux publics les plus fragiles de se rendre à des événements culturels, de nombreux freins empêchent l'accès à la salle de cinéma. À l'ASBL Sima, « on travaille avec des publics très préca- risés. Il y a des moyens qui sont accordés via les CPAS pour aller au cinéma. Mais très peu en font la demande. » Même son de cloche du côté de Sylvie : les bénéficiaires de DoucheFlux « ont accès à des initiatives comme l'article 27, mais ne les exploitent pas. Elles ne se sentent pas à leur place dans une salle de cinéma. Des personnes à DoucheFlux m'ont dit "je suis contente que le cinéma vienne parce que moi je ne vais pas au cinéma, parce que je me sens regardée, je ne me sens pas à ma place". » L'enjeu financier (une place de cinéma coûte entre 6 € et 15 € à Bruxelles...) constitue l'entrave la plus évidente. Mais le regard des autres est plus intimidant encore. Pour Soraya, l'organisation autonome de séances de projection permet d'éviter encore bien des obstacles. Pour les mères de famille, il est en effet presque impossible de participer à des événements en soirée, le samedi ou le mercredi après-midi. Les projections organisées en journée facilitent la participation. Mais l'avantage principal, au fond, est aussi d'être maître du choix de film proposé. La connaissance du public,

de ses attentes et de ses compétences, joue ici encore un rôle clé. « Ça prend un temps fou de s'imprégner de l'environnement », précise Sylvie.

Le cinéma, à la carte, au culot

Pour Soraya, dans l'exploitation qui peut être faite du cinéma en classe de FLE, il est central de prendre en compte l'état d'avancement des étudiant-es. « Au début de l'apprentissage (du français), tout un film, c'est long. Ce qui marche super bien du coup, ce sont les courts métrages. C'est super parce qu'on peut les revoir après, c'est plus facile à décortiquer. » L'art de choisir un film pour un groupe s'appuie sur la connaissance que les animateurs et formatrices en ont, tout en faisant preuve d'audace. Soraya va « plus facilement vers les comédies, car c'est plus facile à amener. Et puis il y a des films plus politiques, et là il faut bien préparer avant, parce que cela confronte les opinions et c'est parfois moins évident. Il y a eu des films où des personnes sont sorties. Après il faut dormir dessus et revenir en discuter. Et parfois on est surpris dans l'autre sens. On peut penser que certaines scènes vont choquer, et finalement pas. Parfois, on se trompe aussi. On se pose des questions : "jusqu'où on peut aller ? Pourquoi on n'ose pas montrer cela ? Est-ce nous qui nous faisons une idée ? Ou est-ce que ça risque de galvaniser trop d'émotions qu'on aura du mal à gérer ? » Pour Laurent, c'est bel et bien dans le cœur de la démarche d'éducation permanente qu'il s'agit de situer la réflexion : « on essaye aussi d'aborder des sujets qui sont tabous ».

Pour Sylvie, le choix du film à projeter est souvent le fruit d'une longue réflexion. Mettre en place un dialogue avec les personnes concernées permet de répondre au mieux à leurs attentes. « On a organisé un atelier de réflexion avec quelques bénéficiaires sociaux de chez

DoucheFlux. On était 7. Ça a duré deux heures. Je leur ai demandé quels films ils voulaient voir. Ils ont dit par exemple qu'ils voulaient voir des films qui se passent à Bruxelles, pour voir les rues dans lesquelles ils évoluent. Une autre personne soulignait qu'elle voulait voir un film d'amour. Ils veulent voir des films qui traitent de thématiques sociales, et je ne m'en serais pas doutée. Ils ont besoin de voir des films qui les situent dans la société. Sauf un des participants qui tient à voir des films avec Jean-Claude Van Damme. » Associé-es à la programmation, chacun et chacune prend part au projet, s'y implique, se l'approprie. Jusqu'à participer à l'installation du matériel en compagnie de l'équipe de bénévoles.

Après une période en groupe de travail restreint par la force des choses, l'heure est aussi venue, pour l'ASBL Sima, de recréer du collectif. La lutte contre le racisme et la promotion de l'interculturalité est un pilier de leurs activités. C'est dans cette perspective que Sima proposera **une projection du film *Sous les étoiles de Paris* (Claus Drexel) le vendredi 11/03** dans le cadre du festival À Films Ouverts. « Comme c'est ouvert à tout public, parfois il y a des personnes extérieures qui ne sont jamais venues chez nous, ou des habitants du quartier, d'autres associations. Ça crée un réseau ». Les bénéficiaires de l'ASBL DoucheFlux auront, eux et elles, l'occasion de découvrir **Tout simplement noir (Jean-Pascal Zadi et John Wax)**. « Quelques personnes du public me disaient "Ah oui j'ai vu cette affiche". Les gens dorment dans la rue : ce sont même les premiers à voir les affiches. »

1. simaasbl.be

2. empreintes.cool

3. doucheflux.be

LE PROGRAMME 2022, EN UN CLIN D'ŒIL

Bruxelles

10/03	20:00	LES PRIÈRES DE DELPHINE	Saint-Gilles	Centre Culturel Jacques Franck
11/03	09:30	SOUS LES ÉTOILES DE PARIS	Saint-Josse	SIMA asbl
11/03	20:00	COURTS MÉTRAGES 🎬	Woluwe-St-Lambert	Maison de jeunes Le Gué
14/03	13:00	LES HÉRITIÈRES	Saint-Josse-ten-Noode	La Barricade asbl
16/03	19:00	TOUT SIMPLEMENT NOIR	Bruxelles	Auberge de Jeunesse Gîte d'Étape Jacques Brel Salle Delvaux
17/03	19:30	GREEN BOOK	Bruxelles	Carrefour 19 asbl
17/03	19:30	LES PRIÈRES DE DELPHINE	Uccle	Bibliothèque-Médiathèque Le Phare
18/03	09:30	COURTS MÉTRAGES 🎬	Saint-Josse	SIMA asbl
20/03	20:00	HAUT ET FORT	Saint-Gilles	Centre Culturel Jacques Franck
21/03	19:00	EVGE - EN TERRE DE CRIMÉE	Etterbeek	BePax - Salle Marielle Franco
22/03	10:00	GREEN BOOK	Neder-over-Heembeek	Maison de la création - Site NOH
22/03	14:15	LA VIE D'UNE PETITE CULOTTE	Woluwe-St-Pierre	W:Hall - Salle Capart
23/03	14:30	TOUT SIMPLEMENT NOIR	Bruxelles	PointCulture Bruxelles
24/03	19:00	TOUT SIMPLEMENT NOIR	Bruxelles	Auberge de Jeunesse Gîte d'Étape Jacques Brel Salle Delvaux
24/03	19:00	LES PRIÈRES DE DELPHINE	Ixelles	Mundo-b
24/03	19:30	PARIS STALINGRAD	Uccle	Bibliothèque-Médiathèque Le Phare
24/03	20:00	LES HÉRITIÈRES	Etterbeek	Le Spot
24/03	20:00	WHITE RIOT	Watermael-Boitsfort	La Vénérerie - Espace Delvaux
25/03	20:00	TOUT SIMPLEMENT NOIR	Schaerbeek	Centre Culturel de Schaerbeek
26/03	15:00	COURTS MÉTRAGES 🎬	Uccle	Bibliothèque-Médiathèque Le Phare
27/03	13:30	COURTS MÉTRAGES/JOURNÉE DE CLÔTURE 🎬	Saint-Gilles	Centre Culturel Jacques Franck
27/03	20:00	JUDAS AND THE BLACK MESSIAH	Saint-Gilles	Centre Culturel Jacques Franck

Un débat après chaque projection !



Retrouvez tous les détails des projections ainsi que les infos de réservation sur afilmsouverts.be



SEANCES COURTS MÉTRAGES
CONTRE LE RACISME : découvrez les films
en compétition pour le concours
À Films Ouverts et votez pour vos préférés !

Wallonie

16/03	09:45	WARDI	Nismes	Action-Sud
16/03	13:45	GAGARINE	Nismes	Action-Sud
16/03	14:00	COURTS MÉTRAGES	Namur	Cinex - Salle Bosret
16/03	19:00	LES RIVIÈRES	Liège	Barricade asbl
17/03	09:00	SŒURS	Verviers	Terrain d'Aventures de Hodimont
17/03	14:00	WOMEN ARE HEROES	Louvain-la-Neuve	UCLouvain - Auditoire Agora 14
17/03	19:00	COURTS MÉTRAGES	Seraing	ASBL Form'Anim - Salle du Papillon n° 47
17/03	19:30	NOUS TOUS	Grivegnée	Centre Liégeois du Beau-Mur
17/03	20:00	COURTS MÉTRAGES	Louvain-la-Neuve	Gîte Mozaik - Salle Terracota
17/03	20:00	BIGGER THAN US	Couvin	Ciné-écran Couvin
18/03	20:00	COURTS MÉTRAGES	Ath	Cinéma l'Écran de Ath
19/03	14:30	200 MÈTRES	Liège	Centre Culturel Arabe en Pays de Liège
19/03	20:00	200 MÈTRES	Liège	Centre Culturel Arabe en Pays de Liège
19/03	20:00	COURTS MÉTRAGES	Gembloux	Bibliothèque de Gembloux
21/03	20:15	TOUT SIMPLEMENT NOIR	Rixensart	Cinécentre de Rixensart
22/03	19:00	NOUS TOUS	Seraing	Centre Culturel de Seraing
22/03	19:30	COURTS MÉTRAGES	Louvain-la-Neuve	Chez Zelle - Maison des Jeunes
22/03	20:00	JOJO RABBIT	Bertrix	Centre Culturel de Bertrix
23/03	18:30	NOUS TOUS	Louvain-la-Neuve	UCLouvain - Auditoire Agora 12
24/03	18:00	NOUS TOUS	Verviers	Mutualité chrétienne de Verviers-Eupen
24/03	19:30	TOUS ENSEMBLE	Comines	Centre Culturel Comines
24/03	20:00	200 MÈTRES	Nivelles	Cine 4 Centre Culturel Nivelles
24/03	20:00	JOJO RABBIT	Gesves	Maison de la Laïcité de Gesves
24/03	20:00	COURTS MÉTRAGES	Leernes	Maison de la Laïcité de Leernes
25/03	17:00	COURTS MÉTRAGES	Couvin	Maison des Jeunes « Le 404 » de Couvin
25/03	19:00	COURTS MÉTRAGES	Verviers	Terrain d'Aventures de Hodimont
25/03	19:30	TOUT SIMPLEMENT NOIR	Quévy	Salle Culturelle et Citoyenne d'Asquillies
25/03	20:00	COURTS MÉTRAGES	Couvin	Maison des Jeunes « Le 404 » de Couvin



Rejoignez-nous sur
f Festival À Films ouverts



LES FILMS À L'AFFICHE 2022

Un débat après chaque projection



200 MÈTRES

AMEEN NAYFEH, DRAME, PALESTINE /
JORDANIE/QATAR/SUÈDE/ITALIE, 2020, 1h 37

Une famille vit séparée de chaque côté du Mur israélien à seulement 200 mètres de distance. Suite à un incident grave, le père se lance dans une odyssée à travers les checkpoints et les entraves pour retrouver son fils blessé.



BIGGER THAN US

FLORE VASSEUR, DOCUMENTAIRE, FRANCE,
2021, 1h 35

Depuis 6 ans, Melati, 18 ans, combat la pollution plastique qui ravage son pays l'Indonésie. Comme elle, des centaines de jeunes adultes à travers le monde luttent contre les dérèglements climatiques, mais aussi pour les droits.



EVGE - EN TERRE DE CRIMÉE

NARIMAN ALIEV, DRAME, UKRAINE, 2019, 1h 36

Ayant perdu son fils aîné dans la guerre entre la Russie et l'Ukraine, Moustafa décide de ramener son corps jusqu'à sa terre natale : la Crimée. Pour cela, il prend la route avec son fils cadet. Un voyage qui bouleversera leur relation. Le destin de cette famille coïncide avec celui de tout le peuple tatar, massivement déporté par Staline en 1944.



GAGARINE

FANNY LIATARD ET JÉRÉMY TROUILH, DRAME /
FICTION, FRANCE, 2020, 1h 35

Youri est un ado de 16 ans, qui vit à Gagarine, l'immense cité de briques rouges d'Ivry-sur-Seine. Depuis qu'il est petit, il rêve de devenir cosmonaute. Un jour, il apprend que la cité de son enfance est menacée de démolition. Il décide d'entrer en résistance.

GREEN BOOK

PETER FARRELLY, DRAME/COMÉDIE, USA,
2018, 2 h 10

En 1962, alors que règne la ségrégation, Tony Lip, un vider de italo-américain, est engagé pour conduire et protéger le Dr Don Shirley, un célèbre pianiste noir pour une tournée de concerts. Leur périple les confrontera aux humiliations et persécutions.



HAUT ET FORT

NABIL AYOUCHE, DRAME, FRANCE, MAROC, 2021,
1 h 42

Anas, un ancien rappeur, est accepté dans le centre culturel d'un quartier populaire de Casablanca. Encouragés par leur nouveau professeur, les jeunes vont tenter de se libérer du poids des traditions pour vivre leurs passions et s'exprimer à travers le hip-hop.



JOJO RABBIT

TAIKA WAITITI, COMÉDIE DRAMATIQUE, 2019,
USA, 1h 48

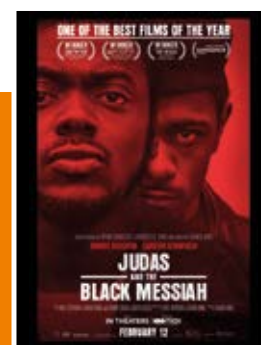
Le patriotisme d'un jeune garçon allemand nommé Jojo Betzler, ayant un ami imaginaire qui s'avère en fait être Hitler, est mis à l'épreuve lorsqu'il découvre une jeune fille dans son grenier qui bouleversera sa vision du monde et lui fera découvrir de nouvelles choses.



JUDAS AND THE BLACK MESSIAH

SHAKA KING, DRAME, USA, 2021, 2 h 06

L'informateur du FBI William O'Neal infiltre le Black Panther Party de l'Illinois, où il doit garder l'œil sur leur chef charismatique, le président Fred Hampton. Criminel de carrière, O'Neal s'amuse à manipuler ses camarades et son contact, l'agent spécial Roy Mitchell.





LA VIE D'UNE PETITE CULOTTE

STÉFANNE PRIJOT, DOCUMENTAIRE, BELGIQUE, 2018, 1h

De l'ouvrière agricole ouzbèke à la teinturière indienne, de la militante indonésienne jusqu'au magasin belge où la réalisatrice a grandi, notre petite culotte prend vie. Quelle valeur donne-t-on aux vies de celles qui la fabriquent ?



LES HÉRITIÈRES

CHARLOTTE DIAMENT, DOCUMENTAIRE, BELGIQUE, 2021, 56'

À Bruxelles, dans les années 90, on rêve encore çà et là aux utopies et à la fraternité entre les peuples. L'école se veut le chantre du multiculturalisme, du progrès et de l'égalité. Quatre jeunes filles issues d'origines différentes grandissent dans ce contexte et se projettent dans une société heureuse.



LES PRIÈRES DE DELPHINE

ROSINE MBAKAM, DOCUMENTAIRE, BELGIQUE, 2021, 1h30

Delphine, comme d'autres, fait partie de cette génération de jeunes africaines broyées par nos sociétés patriarcales et livrées à cette colonisation sexuelle occidentale comme seul moyen de survie. Par son courage, Delphine met à nu ces schémas de domination qui continuent à enfermer la femme africaine.



LES RIVIÈRES

MAI HUA, DOCUMENTAIRE, 2020, FRANCE, 1h37

Ce film est une quête intime et universelle sur la lignée de femmes de Mai Hua, femme française d'origine Vietnamiennne. Au sein de sa famille, elle explore les liens entre sa fille, sa mère et sa grand-mère.



NOUS TOUS

PIERRE PIRARD, DOCUMENTAIRE, BELGIQUE, 2021, 1h31

Et si, loin des crispations autour des questions identitaires, nous montrions d'autres réalités ? Et si, grâce à ces récits glanés aux quatre coins de la planète, nous commençons à voir émerger ce que pourrait être le monde multi-identitaire et néanmoins harmonieux de demain ?



PARIS STALINGRAD

THIM NACCACHE ET HIND MEDDEB, DOCUMENTAIRE, FRANCE, 2019, 1h28

Ce film est un portrait de Paris vu par Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour. Arrivé en France après un périple traumatisant de cinq longues années, la « ville lumière » dont il avait rêvé, loin de répondre à ses attentes, lui inflige de nouvelles épreuves. À la dureté des situations, répond sa poésie douce-amère.



SŒURS

YAMINA BENGUIGUI, DRAME, FRANCE, 2020, 1h39

Depuis trente ans, trois sœurs franco-algériennes vivent dans l'espoir de retrouver leur frère enlevé par leur père et caché en Algérie. Elles apprennent un jour que leur père est mourant et décident de partir le retrouver en Algérie dans l'espoir qu'il leur révèle où est leur frère.



SOUS LES ÉTOILES DE PARIS

CLAUS DREXEL, DRAME, FRANCE, 2020, 1h 26

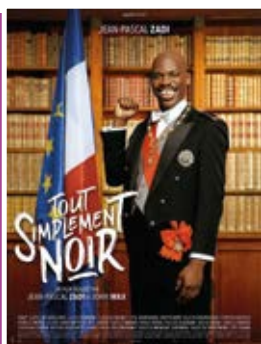
Depuis de nombreuses années, Christine vit sous un pont, isolée. Par une nuit comme il n'en existe que dans les contes, un jeune garçon de 8 ans fait irruption devant son abri. Suli ne parle pas français, il est perdu, séparé de sa mère... Ensemble, ils partent à sa recherche.



TOUS ENSEMBLE

FIONN PERRY ET NOUREDDINE ZERRAD, DOCUMENTAIRE, BELGIQUE, 2021, 1h

En 2016, les deux réalisateurs font partie des victimes des attentats de Zaventem. En suivant le quotidien de quatre victimes, leur documentaire pose un regard singulier et non médiatique sur les événements du 22 mars 2016. Véritable outil de mémoire, ce film témoigne de l'importance de ne pas oublier cette catastrophe.



TOUT SIMPLEMENT NOIR

JEAN-PASCAL ZADI ET JOHN WAX, COMÉDIE, FRANCE, 2020, 1h 30

JP, un acteur raté de 40 ans, décide d'organiser la première grosse marche de contestation noire en France, mais ses rencontres, souvent burlesques, avec des personnalités influentes de la communauté et le soutien intéressé qu'il reçoit de Fary, le font osciller entre envie d'être sur le devant de la scène et véritable engagement militant...

WARDI

MATS GRORUD, ANIMATION/DRAME, NORVÈGE/FRANCE/SUÈDE, 2019, 1h 20

Beyrouth, Wardi, une enfant palestinienne vit avec sa famille dans le camp de réfugiés où elle est née. Un jour son arrière-grand-père lui confie la clé de son ancienne maison en Galilée. Wardi craint alors qu'il ait perdu l'espoir d'y retourner un jour...



WHITE RIOT

RUBIKA SHAH, DOCUMENTAIRE/MUSIQUE, 2019, ROYAUME-UNI, 1h 20

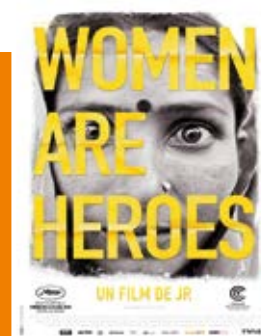
Royaume-Uni, fin des années 70 : face à la montée de l'extrême droite nationaliste et raciste, un groupe de militants et d'artistes choisit la musique comme arme. Ils organisent une manifestation colossale, accompagnée d'un concert : « Rock Against Racism » qui, avec The Clash en première ligne, va réconcilier sur des rythmes punk, rock ou reggae les communautés d'un pays en crise.



WOMEN ARE HEROES

JR, DOCUMENTAIRE, FRANCE, 2010, 1h 20

Avec son film *Women Are Heroes*, le photographe JR plonge le spectateur au cœur de vies de femmes exceptionnelles. Des favelas de Rio aux bidonvilles kenyans, en passant par les rues d'Inde et du Cambodge, un autre regard se pose sur leurs combats et leurs attentes.



Avec Rosine Mbakam, le cinéma pour réparer le regard

Avec *Les prières de Delphine*, Rosine Mbakam poursuit une démarche cinématographique initiée dans son film précédent *Chez jolie coiffure*. C'est à la demande de son amie Delphine que la réalisatrice allume sa caméra, lui offrant l'opportunité de récupérer un « pouvoir » longtemps confisqué par les autres. Mais auprès de Delphine, ce sont aussi ses propres préjugés que Rosine Mbakam va affronter. *Les prières de Delphine*, ce n'est pas seulement une histoire personnelle, c'est aussi celle d'une génération de jeunes filles. Par cette histoire, elle invite le public à questionner son propre regard.

Si ce n'est pendant les dix dernières minutes du film, Delphine est la seule personne à apparaître à l'écran. Elle se souvient, témoigne de son histoire, dans l'intimité de sa chambre à coucher. Son parcours, il débute au Cameroun, par la mort de sa maman, par l'absence d'un père, par la pauvreté, puis la prostitution. L'histoire de Delphine est aussi marquée par l'exil : sa rencontre avec un homme plus âgé la mènera jusqu'en Belgique. C'est d'ailleurs ici, en Belgique, il y a 7 ans, qu'elle croise Rosine Mbakam, camerounaise comme elle et vivant dans le même quartier. Une amitié se crée. « C'est elle qui m'a demandé de faire un film sur elle. »

« Je ne serai pas à l'aise si tu restes debout »

Dans la première scène du documentaire, les deux femmes s'installent pour débiter le tournage : « Si tu veux faire une pause, tu me le dis, je couperai et on reprend après. » prévient Rosine. « Trouve-toi une chaise. Je ne serai pas à l'aise si tu restes debout. Je ne serai pas naturelle. » lui répond Delphine. Pour Rosine Mbakam, il était nécessaire de garder ce type de moment, généralement coupé au montage : « Je voulais montrer que ce n'est pas un film qui s'est fait comme on a l'habitude de faire les films.

Delphine m'a demandé de faire un film sur elle et trois jours après, on a commencé à tourner. Je n'ai pas eu le temps de préparer, d'écrire des choses ou de penser à comment j'allais faire. Ça s'est fait spontanément. Et je voulais montrer cette spontanéité-là. Je cherchais ma place dans ce lieu, je cherchais ma place avec Delphine et je voulais montrer que c'est comme ça que s'est fait le film, que ça s'est fait avec elle. »

Pour Rosine Mbakam, il apparaît primordial de laisser une grande liberté à Delphine. Avant tout, c'est elle qui dirige et qui décide comment elle veut raconter son histoire. « Pour moi, filmer les gens c'est leur donner la liberté d'être, au-delà de ce que je viens chercher. Le cinéma c'est un art de pouvoir, on ne peut pas l'ignorer. Il est essentiel de partager ce pouvoir-là en tant que réalisatrice, de se dire que je n'ai pas le pouvoir sur les gens, comme je ne connais pas leur histoire. Si je ne donne pas la possibilité à Delphine de s'exprimer telle qu'elle est, je ne saurai jamais son histoire. Je vais l'enfermer. » En procédant de la sorte, la réalisatrice cherche à éviter un écueil : celui de laisser une idée précise guider le tournage, d'orienter les choses pour que cela réponde au désir de l'auteure, comme le cinéma occidental a l'habitude de le faire. Le moteur de la démarche et sa raison d'être, c'est d'éviter l'enfermement d'une personne dans une représentation qui ne lui correspond pas, où elle ne se retrouverait pas.

Le film pour changer de prisme

En laissant à Delphine la liberté de s'exprimer, Rosine n'a pas seulement trouvé des réponses à ses questions, elle a aussi redécouvert son amie. « Au Cameroun notre rencontre aurait été impossible. En Belgique, on était sur un terrain neutre qui permettait que je puisse déconstruire ce que j'avais reçu comme éducation ou comme apriori sur des personnes comme Delphine. (...) Ce qui a changé, c'est que mon regard s'est déplacé. Pour moi, c'est ça qui est essentiel dans le cinéma que je fais. En filmant les gens, je cherche moi aussi à grandir et à nourrir mon regard, ma pensée. À déconstruire, aussi et



Assise sur son lit, Delphine se livre à cœur ouvert.



Rosine Mbakam : « Faire ce film était une grande joie et une grande libération. »

surtout, ce qui aurait pu m'enfermer en tant que réalisatrice, et ce qui aurait pu enfermer la personne que je filme. »

C'est en découvrant les raisons qui ont conduit Delphine à venir en Belgique avec un homme plus âgé que la réalisatrice a pu changer le regard qu'elle portait sur son amie. « J'ai appris que la manière dont je regardais Delphine n'était pas la manière la plus juste, parce que je n'avais pas la totalité de son histoire. Je la regardais sous un prisme de jugement, de distance, qui faisait que je ne connaissais pas la personne. Je pouvais soupçonner des choses [la prostitution n.d.l.r.] parce que c'était nourri par des aprioris que j'avais au Cameroun. (...) C'étaient mes idées, mon imagination. Et là, Delphine me donnait sa réalité, son parcours, son expérience. » Par l'acte de filmer, c'est tout un regard stéréotypé qui est mis à mal. Mais ce n'est pas seulement sa vision de Delphine qui a changé. C'est aussi la façon dont elle perçoit les femmes ayant un parcours similaire. « [Comme] je venais du même quartier populaire, j'estimais que j'avais le droit de questionner pourquoi elles font ça, mais je n'avais pas l'histoire derrière. Delphine m'a permis de comprendre que je ne peux pas enfermer quelqu'un sur un geste, sur un mot ou juste sur un élément de la personne. »

Partager les prières de Delphine

Pour Rosine Mbakam, c'est le manque d'ouverture qui mène au racisme, dans une société qui pose volontiers des jugements, implacables, et qui y enferme certain-es. « On ne déplace pas assez notre regard pour se mettre à la place de l'autre. Et si on faisait ça, je ne pense pas qu'il y aurait du racisme parce qu'on comprendrait

mieux l'autre. » Le cinéma, à sa mesure, s'apparente alors à une fenêtre ouverte, pour observer autrement.

Avec son film, l'ambition n'est pas simplement de dresser le portrait de Delphine. « C'est le portrait d'une génération de jeunes filles ». Ce que la réalisatrice espère, c'est que celles et ceux qui regardent son film changent aussi leur regard. « C'est la raison pour laquelle j'ai fait ce film-là tel que je l'ai fait, c'est pour que les gens aient le même processus. Qu'ils se disent "je dois laisser le bénéfice du doute pour que la personne me dise ce que ça fait d'être à Gaza ou au Cameroun, ce que ça fait réellement de vivre là-bas". Trop souvent en Europe, parce qu'on a vu un film ou parce qu'on a lu un bouquin, on pense savoir "ce que c'est" et qu'on peut "parler de", mais non. » Par la mise en scène, Rosine Mbakam invite le public à s'asseoir, lui aussi, dans la chambre de Delphine, pour comprendre ensemble.

Pour « décoloniser notre société », Rosine souligne l'importance de « déplacer son regard » pour se mettre à la place de l'autre. « Il y a des Européens qui pensent qu'on peut aller prendre une jeune fille de 18-19 ans en Afrique en se disant que c'est de l'amour. Si un Africain venait prendre la même jeune fille ici, en Europe, comment cela serait-il perçu ? Déplacer son regard, c'est se dire "ça pourrait être ma fille, ma nièce". Pour moi c'est ça la domination et la colonisation : c'est quand on ne se met pas à la place des autres. »

Pourtant, le film ne se résume pas à « une simple déconstruction coloniale, il va au-delà. » La réalisatrice souhaite, d'une façon plus large, amener un changement à l'échelle indivi-

duelle, en chacun. « Je déconstruis mon propre regard en espérant que ça puisse inciter d'autres personnes à le faire aussi. » Dans la dernière partie du film, Rosine Mbakam entre dans le champ de la caméra. « Je ne voulais pas laisser Delphine seule comme si c'était seulement son histoire. C'est (aussi) mon histoire dans le sens où j'ai participé à [ce jugement]. Il fallait que je le dise, même si ce n'est pas directement Delphine mais d'autres filles dans mon quartier que j'ai probablement jugées, enfermées. Notre amitié a permis que je puisse réparer mon regard, l'ajuster. »

Pour découvrir *Les prières de Delphine* et rencontrer Rosine Mbakam, rendez-vous le **10 mars au Centre Culturel Jacques Franck**, le **17 mars à la Bibliothèque-Médiathèque Le Phare** et le **24 mars à Mundo-b**.



Votre court métrage, avec ou sans masque ?

Mis sur pause en 2021, le concours de courts métrages À Films Ouverts reprend ses droits. Son ambition est d'encourager la réflexion et la prise de position sur l'interculturalité et le racisme grâce à la création cinématographique. Aux quatre coins de la Fédération Wallonie Bruxelles, associations et écoles ont mobilisé leurs publics pour proposer un film. Dans le contexte qui fut celui des années 2020 et 2021, comment ces structures sont-elles parvenues à fédérer les énergies et relever le défi ?

Réaliser un film est un processus exigeant : il s'agit de rassembler un groupe, de multiplier les rencontres pour imaginer une histoire mettant en scène des questions complexes, d'organiser des moments de tournage et de montage. Cette dynamique a naturellement été entravée par les protocoles sanitaires et l'impératif d'isolement, bien éloignés de l'objet social des associations concernées. Quentin Poucet, de la maison des jeunes Le 404 à Couvin¹, et Pascale Missenheim de l'ASBL d'éducation permanente Eyad² à Saint-Josse, ont déployé un impressionnant panel d'astuces pour permettre à des films de voir le jour, contre vents et marées.

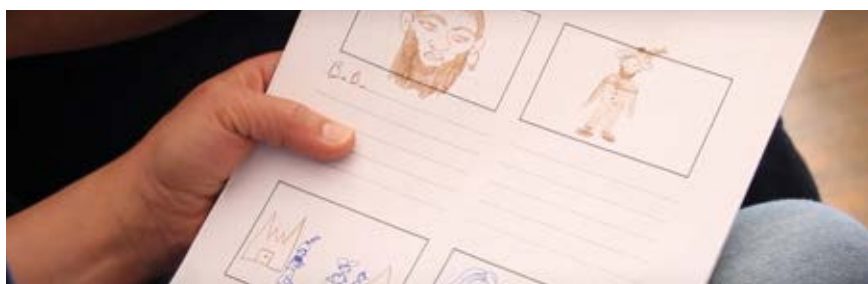
Le protocole, avant tout

Pour Quentin Poucet, cette période a souvent donné l'impression d'évoluer dans un « escape game » géant. « Tu réussis une étape, tu résous une énigme, puis boum tu entres dans une nouvelle pièce et tu as de nouvelles énigmes à résoudre pour mener ton projet. » À chaque Codeco ses nouvelles règles, conditionnant l'accueil des groupes de jeunes et les partenariats envisageables. « On a travaillé avec des centres de demandeurs d'asile, dont un qui prend en charge des MENA³. On avait mis en place des moments de rencontre entre les différents publics, et puis tout a été postposé. Ces structures partenaires ont d'autres protocoles

sanitaires que le nôtre... Ça a rendu l'organisation de moments de rencontre encore plus difficile. Les soupers tous ensemble, on n'a pas pu les vivre. On a "perdu" des jeunes du centre Fedasil à cause de cela. » Pour Pascale Missenheim, ce sont évidemment les outils numériques qui ont permis aux projets créatifs de se poursuivre, du moins avec les participant-es qui acceptaient de se prêter au jeu. « Avec l'animatrice du projet, on a créé un groupe WhatsApp et un groupe Zoom, et on a déplacé les activités en soirée. Ça a permis de "récupérer" certains publics. On a donc préparé le film en se connectant une fois par semaine. On était partis pour faire une vidéo plus longue. Mais quand on a pu se retrouver en présentiel, c'était encore plus compliqué de réunir les personnes. » Les travailleuses-uses ont déployé beaucoup d'énergie pour encourager la participation et répondre aux attentes des participant-es, dans des circonstances ubuesques. Pour Quentin Poucet, le pire a probablement été de limiter l'accès des jeunes aux locaux de la MJ. « On a un petit espace ici... ce qui fait qu'on pouvait accueillir très peu de jeunes. En regard du nombre de mètres carrés et des protocoles on était limité à 5 ou 6 jeunes, au lieu de 15 ou 20. On a dû fonctionner avec un système d'inscription. Et c'est assez horrible pour une maison de jeunes. On a des moments d'accueil où les jeunes entrent et sortent librement. Ici ça nous arrivait de dire à des jeunes "désolé mais tu ne peux pas rentrer..." » S'est pourtant frayée, entre les bouteilles de spray désinfectant et une forme de lassitude, l'envie de finaliser un court métrage et de participer au concours.

Faire des films, après tout

Dans un cas comme dans l'autre, ce parcours de réalisation cinématographique s'ancre dans une histoire, dans le prolongement de projets menés au préalable. Pascale Missenheim a « rassemblé un groupe WhatsApp avec les personnes qui avaient déjà fait une vidéo. Puis on leur a demandé quels sont les thèmes qui les touchent. Il y en a deux ou trois qui sont sans-papiers, et on s'est donc centrés sur cette thématique : ce que cela signifie d'avoir des papiers, d'être légal ou illégal dans un pays. On se disait que dès qu'on pouvait revenir, on ferait le tournage en présentiel. On a utilisé l'été pour faire la capsule vidéo. » Le résultat, c'est le film Dans une maison en verre, visant à « sensibiliser à la situation des personnes sans-papiers, notamment à leurs conditions de travail ».



La Maison de Jeunes 404 avait, elle aussi, déjà développé une démarche créative avec le festival À Films Ouverts comme toile de fond. « On avait participé au festival en 2018. On était venu avec un scénario et on proposait aux jeunes d'être acteurs. Et ils ont participé, donné leurs idées. Ça avait été très valorisant pour eux. En 2019, un groupe de jeunes nous avait sollicités pour mettre en place une activité musicale, rap, slam. On a ensuite imaginé de faire un clip. Et là ce sont les jeunes qui ont tout créé : paroles, scénario, images ».

Pour booster ces projets et diminuer l'impact néfaste des mesures sanitaires, les deux structures se sont appuyées sur des collaborations spécifiques. À la MJ, les jeunes ont bénéficié des conseils d'un rappeur expérimenté pour l'écriture de leurs textes. À Eyad, Média Animation a apporté ses compétences pour enrichir la mise en forme audiovisuelle des idées collectées online.

Provoquer la rencontre, coûte que coûte

La dernière femme de Barbe Bleue, c'est l'autre court métrage encadré par EYAD, et proposé par les apprenantes en FLE (Français Langue Étrangère) de l'Association Féminine Belgo-Turque. « On a fait un projet qui s'appelle "identité féminine". On est parti des contes de femmes

de la petite Anatolie (...). On a débattu et cela a mené à un questionnement plus féministe. On a découvert ensemble des parcours de femmes pionnières dans l'acquisition de droits. Barbe Bleue a donc été complètement modifiée. » Ce film, réalisé en stop motion, est le fruit d'un long processus : la création sonore initiale a été mise en image grâce à l'animation, la photographie, le collage. Pour ces femmes, dont la formation en langue française n'a cessé d'être perturbée par les confinements interminables, le travail s'est poursuivi jusqu'à la diffusion du court métrage. « Au Centre Culturel de Schaerbeek, quand on a présenté la vidéo pour la première fois au public, elles ont fait la présentation elles-mêmes, avec un PowerPoint. Chacune est venue expliquer le processus créatif au micro. »

À la MJ Le 404, la réalisation du clip a été un prétexte à l'échange, à la rencontre. « Avec les jeunes qui ont accroché jusqu'au bout, ça a été très riche. Le clip est assez fort et touchant. La jeune fille afghane, qui a beaucoup imaginé le clip, nous mettait les larmes aux yeux en parlant de son pays. Elle est ensuite sortie du centre et a eu ses papiers, ce qui est très positif pour elle. Et le contact s'est maintenu, elle a pu lier des amitiés grâce à ce projet. Et puis nos jeunes ont pris conscience d'une certaine réalité. Ils avaient envie de dénoncer cette discrimination raciale. » Pour Quentin Poucet, réaliser un

film dans le cadre du festival À Films Ouverts, « c'est une bonne perche pour faire en sorte qu'il y ait de l'interaction entre des jeunes couvinois et des jeunes demandeurs d'asile. Car ils ne connaissent pas la réalité de la migration, ou répètent ce qu'ils ont entendu. »

Cette année, une quarantaine de courts métrages sont parvenus à Média Animation. Derrière chaque film se cache un collectif qui a mobilisé son énergie, déployé sa créativité pour adresser un message d'ouverture ou de lutte. **Venez découvrir ces créations lors des projections "Courts métrages" du festival et prenez part aux votes. Les lauréats du concours seront annoncés le dimanche 27 mars à 13 h 30 au Centre Culturel Jacques Franck.**

1. www.mj404.be

2. www.eyadasbl.be

3. MENA est l'acronyme de « Mineurs Étrangers Non-Accompagnés ». À Couvin, le service L'étape prend en charge un maximum de 26 jeunes candidat·es au statut de réfugié.

Découvrez nos outils de formation en ligne !

eformation.media-animation.be offre une variété de modules permettant aux intervenant·es éducatif·ves de s'approprier une thématique, puis de poursuivre la réflexion en groupe.



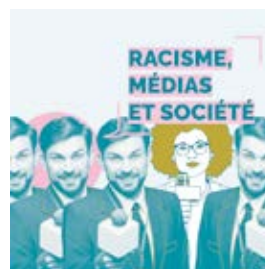
Module « Le garçon arabe » au cinéma

Cet outil d'animation vise à identifier en quoi la représentation spécifique des garçons « arabes » nourrit un a priori discriminant sur ces citoyens en particulier.

Module « Peut-on rire de tous ? »

Cet outil d'animation vise à questionner les mécanismes de l'humour quand ils sont exploités pour entretenir les discriminations, ou au contraire lutter contre elles.

Racisme, médias et société : découvrez la brochure !



Malgré les beaux discours sur l'égalité et la tolérance, notre société reste gangrenée par le racisme. Quel rôle les médias jouent-ils alors dans la reproduction des inégalités ?

Découvrez cette publication sur www.media-animation.be

Merci aux partenaires du festival !

Comme chaque année, nous tenons à remercier chaleureusement nos partenaires, sans qui le festival n'aurait pas pu voir le jour. Cette année, ils sont une cinquantaine à se mobiliser, à Bruxelles et en Wallonie, et contribuent à la bonne mise en place d'À Films Ouverts.

Une initiative de
méd:a
ANIMATION



SAME festival, deux semaines pour l'égalité !

Du 8 au 21 mars 2022

Le festival SAME vise à lutter contre les discriminations liées au genre, à la sexualité, à la classe, à la race, à la situation de handicap sous une approche inclusive, intersectionnelle, féministe et décoloniale.

Organisé par la commune de Schaerbeek, le festival accueillera de nombreuses personnalités : Rokhaya Diallo, Alice Coffin, Marie Dasylyva, Fatima Ouassak, JINS Podcast, Joëlle Sambi, Monique Mbeka Phoba, Karima Saidi et tant d'autres encore.

Conférences, spectacles, projections cinéma, marche décoloniale... Le Same Festival passe à la loupe les grands axes de l'égalité des chances, avec plus de 30 activités regroupées en 4 catégories : le plafond de verre, le plancher qui colle, l'ascenseur en panne et le vernis qui craque.

L'ensemble du festival est gratuit ! Découvrez le programme sur 1030.be/same

Gratuit

À FILMS OUVERTS

DIMANCHE 27 MARS 2022

CLÔTURE DU FESTIVAL ET REMISE DES PRIX
DU CONCOURS DE COURTS MÉTRAGES

Chaussée de Waterloo 94
1060 Saint-Gilles

**LE JACQUES
FRANCK**
CENTRE CULTUREL DE ST-GILLES

Réservation souhaitée sur
lejacquesfranck.be/cinema

Entrée gratuite

Venez voter pour votre film préféré lors de la dernière projection des **COURTS MÉTRAGES** du concours **À FILMS OUVERTS** en présence d'un jury de professionnelles. Les Prix du Public et Prix du Jury seront décernés aux lauréat·es du concours.

Programme

- 13:30 Accueil du public
- 14:00 Projections des courts métrages
- 16:00 Spectacle interactif de Théâtre Action avec la compagnie Le théâtre du Copion
- 17:00 Remise des Prix du public et Prix du jury
- 17:30 Drink de clôture

Les membres du jury



Cécile Djunga
Présidente du jury
Comédienne, humoriste
et présentatrice tv
(*C'est toujours pas sorcier*)



Karima Saïdi
Réalisatrice du documentaire
Dans la maison (2020)



Nour Outojane
Chargé-e d'études
et d'animation à Bepax



Pamela Hankard
Journaliste et éditrice
pour les réseaux sociaux
de RTBF info

Contacts et infos

www.afilmsouverts.be
concours@afilmsouverts.be
Rejoignez-nous sur
Facebook Festival À Films Ouverts

Accès

SNCB : Gare du midi (à 900 m)
STIB : Tram 3, 4, 51 (arrêt Parvis de St-Gilles)
Métro ligne 2, 6 (arrêt Porte de Hal)
Accès Personnes à mobilité réduite



Participez à la sélection des films du Festival 2023!

Chaque année, des bénévoles passionné·es scrutent la sortie de longs métrages sur le racisme et l'interculturalité et se réunissent pour en débattre et sélectionner ceux qui feront partie du prochain Festival À Films Ouverts.

Le comité c'est pour qui?

Le comité de sélection est ouvert à tous et toutes! Pas besoin de prérequis particuliers: le but est d'avoir un groupe le plus large possible, où s'expriment des sensibilités différentes tant face au cinéma que par rapport au racisme et à l'interculturalité.

Concrètement, qu'est-ce qu'on y fait?

Le comité se réunit environ **tous les mois** et assure une veille critique des films et documentaires en rapport avec le festival. Les membres proposent des films qu'ils et elles ont repérés ou qu'on leur envoie: chacun peut les regarder chez soi ou aller les voir au cinéma (À Films Ouverts

rembourse même les tickets!). Après avoir vu les films proposés, les membres se réunissent pour dégager des pistes de réflexion et de débat qui permettront d'exploiter au mieux les films lors des séances du festival. Le comité choisit aussi la thématique générale du prochain festival. Cette thématique invite chaque année les spectateur·rices à se concentrer sur certains aspects de l'analyse critique des médias, en se posant des questions sur le cinéma, la diversité, le racisme et l'interculturalité. Les réunions du comité À Films Ouverts sont animées par Média Animation mais nous invitons les participant·es à en piloter le contenu (choix des films, exploration de thématiques, analyses critiques, etc.).

Vous aussi, rejoignez-nous!

Que ce soit pour quelques séances sur l'année ou plus, vous êtes les bienvenu·es pour débattre avec nous des films et orienter le festival À Films Ouverts!

Infos et contact: Cécile Goffard ✉ c.goffard@media-animation.be